

L'AUTOBIOGRAPHIE

Mémoire et Imagination

J'avais eu à définir l'autobiographie, parce que ses frontières avec la fiction étaient poreuses.

Philippe Lejeune, *Ecrire sa vie*, éd. du Mauconduit, 2015, p.27

Le temps agit comme un filtre qui ne laisse passer que quelques éléments du passé, voire quelques fragments d'une réalité confusément mêlée à notre manière de percevoir les souvenirs du passé à l'instant présent. Il arrive aussi, comme l'écrit Marguerite Yourcenar, que le passé s'inscrive « *dans un temps mythique sans rapport avec les dates des calendriers* » (*Archives du Nord*, ed. Gallimard, 1977, collection Folio, p.144) Le récit autobiographique aide cependant à s'inscrire dans le temps, à aider à la compréhension de soi et, en conséquence, à structurer la personne qui est devenue, par l'écriture, l'auteur de sa propre vie. Mais comment aborder « *l'édifice immense du souvenir* » pour reprendre la formule de Julien Gracq dans *La forme d'une ville* (éd. José Corti, 1985, p.21)

§

Au moment présent de l'évocation des souvenirs, nous réagissons à un surgissement d'images plus ou moins floues et en tout cas « fragmentaires », car ce que Julien Gracq appelle « *la mémoire affective* » (*ibid*, p.30) enregistre, sélectionne les souvenirs et les transforme en introduisant une part de fiction. Le retour en arrière a toujours « *sa part d'inexactitude, de gaucherie et de fiction.* » (*ibid*, p.7). Nous bâtissons une trame qui a sa logique interne mais ne peut jamais reproduire celle qui avait présidé à l'enchaînement des faits du passé que nous souhaitons pourtant évoquer le plus fidèlement possible. Le récit continu et articulé ne peut être qu'une tentative pour évoquer le discontinu des événements. Croyant tout simplement faire renaître des anecdotes ou des faits qui sont autant de bornes dans notre vie, nous ne pouvons finalement que donner l'illusion d'une réalité vécue par l'être que nous ne sommes plus. Nous évoquons un « personnage » plutôt que la « personne » que nous sommes au moment de l'écriture ; nous élaborons, oralement ou par écrit, un récit dans un contexte transformé et enrichi par l'expérience acquise au cours du temps qui nous sépare de moments à jamais partiellement perdus. Le passé ainsi reconstruit par le détour de la parole ou de l'écriture est examiné, expliqué, mis en perspective, réapproprié par un être aujourd'hui autre. Paul Auster, dans *Invisible* (éd. Actes Sud, 2005) remarque que, paradoxalement, « *pour pouvoir dire la vérité, il nous faudra en faire une fiction* » (p.285). Ce recours à la fiction pour reconstruire la vie réelle reste une constante préoccupation pour un bon nombre d'autobiographes anciens ou contemporains. Le récit de l'homme qui se penche

sur son passé ne peut alors être qu'un enchevêtrement de liens temporels complexes où se mêlent les souvenirs d'un temps vécu et la perception de ce temps dans un contexte présent totalement différent. Le texte produit devient alors en partie fictif car le passé et le présent se confondent et fusionnent pour produire un récit de vie ayant sa propre logique interne dans un souci de cohérence. Il est un arrêt sur l'image d'une conscience et d'une personnalité sans doute transformées par le fait du choix d'une écriture à un moment donné. L'autobiographie se situe donc entre le récit qui se veut objectif et le récit fictif soumis aux « *variations imaginatives* », comme l'écrit Paul Ricoeur dans *Temps et récit* (éd. Seuil, 1991, p.49). Il se situe entre l'expérience vécue et la vie imaginée car la mémoire restituée fait appel à l'imagination pour tisser le récit. Ecrite à un autre moment, l'autobiographie serait inévitablement différente. On racontera les mêmes fragments de vie, mais ils seront réorganisés dans un nouveau contexte, dans un nouveau moment où l'imaginaire interviendra inévitablement tant notre interprétation des choses varie selon les instants et les humeurs. Ce qui demeure, à chaque tentative, c'est le fait que le narrateur se raconte une histoire pour tenter de se resituer dans le temps et de se reconnaître. Il met les fragments de sa vie dans une sorte d'intrigue et, sans toujours en avoir conscience, il donne une version revue et corrigée de son parcours. Un tel récit est donc plutôt le « roman d'une vie ».

Cependant, on peut néanmoins se référer à Hermann Hesse dans *Tessin* (éd Métropolis, 2000) et à ce qu'il appelle « *la mystérieuse éternité du souvenir* » car, pour lui, « *plus merveilleux encore (est) ce fait que ce qui a été n'est pas passé, n'est pas éteint, que toutes ces choses continuent à vivre secrètement et peuvent renaître dans la mystérieuse éternité du souvenir, qu'elles sont enterrées vivantes, toujours prêtes à ressusciter grâce à la magie des mots* » (p.234). Mais cette résurrection grâce aux mots est-elle fidèle ? Dans quelle mesure les mots ne la transforment-elle pas ? L'évocation à posteriori n'opère-t-elle pas une sorte de réécriture du passé ? Ce qui subsiste dans le souvenir reste, comme nous l'avons dit, inévitablement « fragmentaire ». La frontière entre fiction et réalité est donc bien difficile à situer. Alexandre Dumas, dans *Mes mémoires* évoque le cas de Charles Nodier qui avait, écrit-il, « *le privilège des hommes de génie : quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement ingénieux, et j'oserai dire, bien autrement vrai que la réalité* » (cité par Alain Decaux dans sa biographie *Victor Hugo*, Librairie académique Perrin, 1984, p.260). L'autobiographe n'est certes pas forcément un homme de génie mais il ressent aussi ce besoin d'inventer, ou au moins de broder, à partir des faits dont il croit se souvenir afin de leur donner plus de relief et de couleur. Il ne se cache pas derrière une autre identité comme dans le cas de l'autofiction. Il se met personnellement en scène, construit un scénario, pour révéler ce qu'il pense être son « moi » véritable.

L'auteur d'une autobiographie est aussi très vite amené, comme dans le cas d'un roman, à se poser la question du point de vue à partir duquel il se place : qui est ce « Je » qui écrit ? Il est paradoxalement double : sujet observé dans un temps et sujet écrivant dans un autre. Il convient alors d'établir une cohérence entre ce que l'auteur croit avoir été et ce qu'il est au moment de l'écriture. Si la cohérence est bien présente, c'est en fait un nouvel état des choses qui est transcrit, un nouvel état des lieux, une sorte de récit semi-fictif qui laisse néanmoins au lecteur l'impression d'une réalité fidèle et objective. Le « Je » peut disparaître et être remplacé par « Tu », par un nom ou un prénom, par « Il » ou « Elle », ou encore par une appellation telle que « l'enfant », « le jeune homme », « l'élève » ... Le narrateur peut aussi user du subterfuge de phrases impersonnelles. Autant de masques ou, du moins, une distanciation pour éviter de révéler l'intime, avec le désir plus ou moins conscient de brouiller le récit par un jeu d'identités voilées. Paul Auster encore ajoute dans l'ouvrage cité ci-dessus : « *En parlant de moi-même à la première personne, je m'étais étouffé, rendu invisible, mis dans l'impossibilité de trouver ce que je cherchais. Il fallait que je me sépare de moi-même, que je libère un espace entre moi et mon sujet (moi-même en l'occurrence)...* (p.287). Alors, pour lui, le « Je » devient « Il ». Tout cela montre que l'autobiographie reste un jeu de miroirs, un exercice qui ressemble à un jeu de cache-cache, en tout cas un jeu d'écriture pour tenter de résoudre l'énigme de l'être que nous sommes au moment où nous nous installons devant la page blanche.

L'autobiographie n'est donc pas la simple évocation chronologique d'une vie. Elle est soumise aux nécessités de la narration et d'une rhétorique pour atteindre une cohérence nécessaire au lecteur qui doit suivre et comprendre la mise en récit. Il y a une grande différence entre la simple histoire d'une vie relatée seulement par dates et événements marquants et le récit de vie à partir d'images ou de souvenirs plus ou moins précis conservés dans la mémoire, réminiscences flottant confusément dans l'amas ou le fatras d'un passé qui peuple, et peut-être qui hante, notre présent. Si l'autobiographie est souvent définie comme la recherche du temps perdu, elle est aussi et surtout une quête : la recherche du moi en constante mutation et soumis au passage inexorable du temps et à l'insidieuse action de l'oubli.

L'autobiographie se différencie aussi du « Journal intime » au travers duquel l'auteur se regarde vivre, réagit dans l'instant. La cohérence, dans ce cas, s'établit d'elle-même puisqu'il y a concomitance - ou presque - entre le temps des faits et le temps de l'écriture. Encore faut-il, néanmoins, ne pas oublier que le léger décalage entre l'action telle qu'elle s'est produite et la réaction au moment de la rédaction, introduit l'élément si important de l'intégration d'un point de vue personnel sur la réalité évoquée. L'action est commentée, parfois jugée donc, une fois encore, transformée et réappropriée au fil de l'écriture. La

réalité brute, dès qu'elle est perçue et analysée devient une réalité intériorisée. Elle est intégrée à la personne qui, ainsi, se découvre et se définit. Voilà pourquoi le journal intime ou personnel peut aussi s'apparenter, d'une certaine manière, au récit de vie. Ces deux formes différentes visent un même but : la découverte de soi. L'une tente de le faire dans l'instant ou presque, l'autre avec le recul du temps.

Pour terminer, on peut se demander si, dans l'autobiographie, la réalité ainsi relatée ou intériorisée ne serait après tout qu'illusion. En tout cas, la relecture de tels récits personnels surprend souvent leurs auteurs eux-mêmes qui se demandent comment ils ont pu écrire, analyser et rendre une réalité qui, des années plus tard, leur a déjà partiellement échappé. Le temps poursuit sans relâche son œuvre d'érosion, d'oubli et parfois de métamorphose. Il remodèle sans cesse la personnalité qui se cherche et ainsi peut amener leur auteur à écrire de nouveaux récits où une même réalité sera perçue et décrite de manière différente.

§

L'autobiographie et les récits de vie restent donc soumis à l'épreuve du temps qui passe et sont inévitablement dépendants des inconstances et des fluctuations de la mémoire. Mais, même plus ou moins consciemment romancée, l'autobiographie demeurera toujours l'illustration d'un combat permanent contre l'oubli et contre l'effacement des traces fragmentaires laissées çà et là dans le déroulement d'une vie.

Nous continuerons donc longtemps encore d'évoquer notre passé, notre enfance, notre adolescence et notre cheminement dans l'existence, afin de tenter sans cesse de découvrir qui nous avons été et qui nous sommes vraiment. Finalement, le « je » de l'autobiographe restera toujours, au moins partiellement, une énigme où se mêlent confusément les fragments de la mémoire et l'œuvre plus ou moins consciente de l'imagination.

Pierre Yvard
Octobre 2016